

VILLE MORTE - *Le Journal*, 13 septembre 1896

A Georges Rodenbach.

L'Ecluse, — Sluys, comme on dit là-bas — est une petite ville de Zélande, située à deux kilomètres de la frontière nord-ouest de Belgique. Il y a cinq cents ans, la mer venait battre contre ses remparts. Elle fut peuplée, illustre et riche.

Froissart conte que le commerce y fut florissant, la vie mouvementée et joyeuse et que des fêtes royales s'y donnèrent, dont le souvenir, longtemps, émerveilla la côte de Blankenberghe à Bruges, Ostende n'étant, à cette époque, qu'un refuge de misérables pêcheurs et ne songeant pas à devenir le lieu de rendez-vous des élégances allemandes et des modes de Bruxelles. Souvenir de guerre, aussi, car c'est à l'Ecluse qu'Edouard III, roi d'Angleterre, avec cent quarante « grosses nef » et l'appui des brasseurs de Bruges et des drapiers de Gand, défit complètement la marine française, entassée dans son port.

Aujourd'hui, la mer s'est retirée au loin, le port s'est ensablé et la ville est morte. Là où des flottes évoluaient, couvrant la rade de leurs pavillons multicolores, fendant les eaux de leurs proues dorées, ce sont des plaines et des plaines, et de petits hameaux pacifiques, et de tranquilles fermes aux façades vernissées, aux volets peints, aux fenêtres voilées de dentelles. Et de très anciens moulins à vent, sans ailes, sans toitures, dominant, de leurs ruines qui ressemblent à un inachèvement, le paysage de silence. Les remparts aussi sont détruits ; mais leur emplacement se devine à des talus herbus, à des renflements de terrain qui se voient autour de la ville et s'étonnent d'être encore là, dans ce pays strictement plat comme un lac de verdure jusqu'à l'infini de l'horizon, que baigne d'argent fluide et de nacre vaporisée la lumière gris-perle des ciels de Hollande. Du passé, il ne reste dans la ville, diminuée jusqu'à n'être plus qu'un village, que quelques vieilles maisons avec leurs pignons à gradins et le beffroi, tour carrée rongée par le temps, pourrie par les pluies continuelles, moisie par les séculaires mousses, mais imposante encore en sa masse élancée de brique nue, et dont les belles et puissantes lignes romanes survivent, impérieusement, à cette dégradation.

Je n'ai jamais, en voyage, éprouvé un sentiment de plus intense mélancolie que le jour où, pour la première fois, je suis arrivé à l'Ecluse.

C'est une après-midi d'août. Une pluie lente, fine et serrée tombe sur la ville.

Les grands ciels, légers et profonds, avec leurs nuages d'ouate souple qu'éclaire, en dessous, le soleil, sont une des joies de la Hollande, et l'on n'en rencontre, nulle part, de pareils. Malheureusement, ce jour-là, le ciel est bas et lourd, comme une voûte de cave. Il me semble que j'entre en un cimetière. A peine ai-je fait quelques pas que tout me parle de la mort, et les maisons closes, et les rues désertes, et le deuil des eaux muettes, avec d'autant plus d'obsession que je viens, durant la route, d'évoquer tout un passé brillant, le mouvement d'une populeuse cité, l'activité pittoresque des appareillages, les clameurs de fêtes, de massacre et d'échange d'un port de guerre, où des flottes ennemies pouvaient tenir à l'aise et combattre.

Je débarque sur le petit port, formé par un étranglement du canal de Bruges, entre l'impasse des quais dont les murs visqueux retiennent prisonnière et sans un reflet, une eau épaisse, immobile, couleur de café et que verdissent, çà et là, ces moisissures qui longent la surface croupissante des mares, et la couvrent de purulences, comme des visages de morts. Nulle odeur forte de salure, de coaltar ou d'épices, par quoi se réveille toujours en moi, dans les ports et sur les estacades, le désir merveilleux du voyage. Et les mouettes qui tournoient, là-bas, au-dessus du canal, n'osent pas aventurer jusqu'ici l'agilité de leur vol sinueux. Frileusement pelotonné contre le quai, un petit vapeur qui fait le service de l'Ecluse à Bruges, attend de vagues passagers et de plus vagues marchandises, en toussotant d'une toux sèche de pulmonique ; un autre bateau, venu on ne sait d'où, échoué là on ne sait pourquoi, et plus jamais ne s'en ira, se navre, avec des airs d'invalidé estropié, sur ces eaux malades, ces eaux illusoires et si stagnantes, que l'idée vous hante aussitôt, qu'elles ne mènent nulle part. Pourtant, à l'entrée de la ville, tout à l'heure, le canal s'élargissait, s'éclaircissait de reflets célestes, coulait, tout droit, à perte de vue, entre des digues de gazon et une avenue d'arbres dont les têtes penchées, dans un mouvement de fuite, semblaient courir sur des jardins de lumière et de vie.

Au bout du quai, sur une sorte de place que limite une rangée d'étroites maisons à pignons de brique sombre, un carré d'arbres se masse, d'un noir bitumineux, frotté d'ocre sale, et tels qu'on les voit, méticuleux et détaillés dans les tableaux hollandais. On dirait vraiment qu'ils sont peints et que, durant des siècles, ils ont subi la rouille des musées, l'encrassement des vernis et du temps.

Malgré la pluie, sur cette petite place, un groupe d'hommes que je n'avais pas, tout d'abord, aperçus, se tiennent immobiles, aussi immobiles et durement plantés que les arbres. Si près de la frontière, ils n'ont rien du Belge gesticulant et criard. L'un semble conter une grave histoire, à voix basse, et les autres l'écoutent silencieusement, sans un geste, les mains dans leurs poches. Ils ont les traits forts et beaux, la nuque dégagée, l'allure noblement massive sous leur costume de drap noir, le regard sommeillant et résigné des gens qui vivent dans le silence et qui savent « qu'on a le temps », et que tout arrive, même la mort. Ils nous regardent discrètement, avec une sorte de curiosité bienveillante où, peut-être, se mêle un peu de mépris pour notre agitation.

Presque tous les cabarets sont vides.

Nul bruit de chansons et de disputes ne s'en échappe. Des autres maisons, ils ne se distinguent que par leur porte timidement entr'ouverte et leur enseigne noire sur les murs. Entre l'écran posé à la base des fenêtres et le store de dentelles qui descend du haut, ma vue plonge dans l'intérieur des salles. Elles sont éclairées, au fond, par une large baie vitrée qui donne sur un jardinet, décoré de fleurs de soleil et de tardives roses trémières. Elles ont le calme des réfectoires, dans les béguinages. Les tables reluisent comme des miroirs, les chaises s'alignent symétriquement contre les panneaux; sur le poêle, au milieu, s'étiole une potée de géraniums rouges, ou un vase plein de lys rosissants. Il n'y a personne qu'une petite servante qui astique un cuivre ou qui change l'eau des fleurs. Dans quelques-uns, de rares buveurs se groupent autour de verres de schiedam ; la pipe à la bouche, sévères, songeurs, les paumes aux genoux, ils fument et ne parlent pas.

Et je vais par la ville, par les rues désertes de la ville, entre les maisons closes, par les rues silencieuses de la ville, entre les maisons mortes, et je n'entends d'autre bruit autour de moi que le bruit de mes pas sur le pavé ; et je m'écoute marcher. Même, la nuit, en traversant des villages endormis, nous percevons quelque chose comme des battements de pouls. Il y a des craquements de la terre, des tassements de la maison, des souffles d'êtres qui respirent, des vibrations de choses remuées et qui se communiquent aux murailles, et des murailles à l'air extérieur qui les frôle. Pour qu'on ait conscience de la vie et qu'elle vous rassure, il suffit qu'un chien invisible se retourne dans sa niche, en rêvant, ou qu'une souris trotte entre les lames d'un plancher. Ici, rien ; on ne perçoit rien ; on n'entend rien que sa propre agitation. Les boutiques sont sans chalands et dissimulent, derrière les stores, comme d'impures images, des marchandises qui se fanent et ne seront achetées par personne. Y a-t-il quelque part des ateliers où l'homme rabote, ajuste et cloue, même des cercueils ? On ne sait pas.

L'angoisse vous prend de ne rien savoir, de ne rien entendre ; à chaque seconde, elle s'accroît en vous, grandit, affolante, talonnante, et elle s'achève en terreur.

Parfois, le carillon du beffroi laisse tomber, sur ce poignant silence, ses notes lentes, tristes, douloureuses, qui n'ont pas la sonorité rythmée et savante des carillons de Bruges, mais qui tintent, qui tintent, qui sanglotent, qui sanglotent, un peu étouffées et monotones, comme un glas dans la campagne, comme un glas dans la nuit. Et, quand elles ont fini de tinter et de sangloter sur la ville, c'est, tout à coup, plus de silence encore et plus de solitude qui retombe sur elle, comme s'il y avait des degrés d'inexorabilité dans l'absolu, et des morts plus morts, des néants plus néants.

Et je vais par la ville. Je suis des rues et des rues, des rues rectilignes, des rues qui tournent, des rues qui se croisent, des rues toutes pareilles les unes aux autres, étroites, symétriquement alignées, aux maisons basses, jolies, polies, propres et luisantes, comme des jouets, avec leurs façades claires et lavées, leurs portes peintes où brillent des poignées de cuivre, leurs fenêtres fleuries et parées de dentelles, ainsi que des lits de mortes. Par les fenêtres, derrière l'écran de gaze bleutée, j'aperçois, enfin, des visages humains, mais des visages qui ne semblent pas vivre, et se vaporisent en un recul si lointain que l'on dirait d'inconsistants fantômes, des ébauches de formes noyées dans la brume infinie. A force de la fixer, la vision pourtant, se précise et se compose, nettement délimitée'en tableau, par le cadre noir de l'écran magique. Ce sont bien des femmes, assises dans des fauteuils, les unes de face, les autres de profil, pâles de la pâleur des fleurs enfermées ; elles se penchent sur de vieillots ouvrages de tapisserie, de broderie et de délicate couture; ou bien elles écoutent chanter la bouilloire du thé qui fume sur la table; ou bien, elles regardent, dans la rue, on ne sait quoi, elles ne savent quoi, des passants qui ne passeront point, des choses qui n'arriveront jamais; ou bien encore, elles sommeillent, comme si, mortes déjà, elles voulaient faire l'apprentissage de cette mort qu'elles n'ont pas cessé d'être. Elles sont ainsi, depuis le matin, elles sont ainsi depuis toujours; elles ne sont ni jeunes, ni vieilles, et elles sont nées ainsi, à leur fenêtre, devant l'illusoire écran qui s'interpose entre la vie et elles, et au-delà quoi le néant poudroie, au delà quoi il n'arrive rien d'autre que de la pluie, de la pluie, ou le glissement d'une ombre de nuage sur le pavé mouillé, ou la pousse triste d'une petite herbe, entre la jointure de deux pierres.

En vain, je longe ces fenêtres; en vain, j'interroge les fantômes de vivants espérant, peut-être de l'imprévu, l'apparition, tout à coup, d'une bouche de désir, d'un regard d'amour, non pas même la flambée d'une impossible luxure, mais le virginal et doux éclat d'une fleur de jeunesse, qui illuminerait un peu ces pénombres d'hypogée, qui ressusciterait — ne fût-ce que l'espace d'un éclair — ces chairs mortes. Elles sont toutes pareilles, ornées des mêmes froides dentelles, parées des mêmes bijoux glacés, également rapides et mortellement chastes dans ce corsage noir qui comprime et écrase les inutiles poitrines ; strictement défendues par l'épais ballonnement des jupes contre l'émoi d'un baiser et l'abandon d'un enlacement. Et, pour que l'impression de hantise s'ajoute à toute cette inexorabilité, chaque fois qu'un peu de ciel — de ce ciel bas et brouillé de pluie — s'ouvre plus large, à l'intersection des rues, et multiplie ses perspectives aériennes, la tour du Beffroi, au-dessus du découpage anguleux des pignons, se dresse énorme et vagabonde. Elle ne vous quitte pas ; elle vous poursuit ; elle vous harcèle. On a beau l'avoir laissée à sa gauche, on la retrouve à sa droite. On lui a tourné le dos, elle est devant vous.

Elle est partout, tantôt proche, étalant la lèpre qui la ronge et le suintement de ses plaies, tantôt lointaine, mélancoliquement voilée de brume, et rêvant au passé. -

Et je vais par la ville.

Quand je retourne sur le port, le cœur affadi et saturé de toutes ces mélancolies, la pluie cesse ; le ciel se fractionne en nuages qui bientôt s'opalisent et, par places, se dorent, et il laisse entrevoir, enfin, un peu de bleu léger et doux, un bleu de prunelle de blonde, entre ses intervalles apaisés. Les quais sont déserts, les cabarets silencieux, et le petit vapeur de Bruges a quitté les eaux malades sur lesquelles, en un mol et gras remous, tournent les écharpes vertes de leurs purulences. Un soleil très pâle traîne sur la ville. Et je n'entends que la sonnette tintinnabulante qui annonce et précède la venue du tramway et le bruit de la pluie qui dégoutte des arbres sur les dalles de la place, tandis que, pour la dernière fois, le carillon de la tour éparpille, une à une, dans le silence, ses notes tristes, étouffées et sanglotantes, comme un glas.

OCTAVE MIRBEAU.